



*Longueur : environ 7 m*

## RÉSONANCE 1 – SANS TITRE (2010)

### Formes et couleurs

Les cent pièces qui composent *Résonance 1* relèvent directement du *programme général d'engendrement de formes* que Daniela a mis en œuvre.

Pour cette série, elle travaille à partir de modules. Elle s'est emparée d'une forme, ou plutôt d'un élément de taille unique, qu'elle travaille, plie, enrôle, déroule, tord, déplie, non pas au hasard ou selon une inspiration soudaine, mais conformément à un plan de bataille réglé, ou plutôt conformément à un plan d'exploration des possibles « contenus » dans cette forme.

Le geste rejoint le plan mental de l'exploration systématique des possibilités et permet dans son déploiement, une présentation systématique des variations autour de ce que l'on pourrait appeler un « thème » ou un motif.

Le thème, ou le motif, se doit d'être simple. Il est composé d'une feuille de 65 cm sur 11 cm. Le principe qui permet de faire évoluer l'ensemble doit aussi être simple. Outre les variations sur la forme de base, Daniela associe à ce thème fondamental un thème secondaire, fondé sur les couleurs. Les feuilles sont en effet porteuses recto et verso de deux couleurs, toujours les mêmes, le bleu et le jaune.

L'enroulement constitue le point de départ mental. Il est à la fois appliqué à la lettre et déployé selon des variations secondaires. Il est nécessairement associé à son contraire, le déroulement ou le dépliage. De cet élan est née une centaine de pièces. Les pièces qui s'enroulent et se déroulent sur elles-mêmes, auraient pu en être mille, car les variations, les retenues, les intensités de chaque dépliement ou de chaque torsion sont potentiellement sinon infinies, du moins innombrables.



Le jeu de relation et d'opposition entre les surfaces colorées contribue à donner à cet ensemble une dimension profondément musicale. Chaque couleur apparaît parfois sur la surface externe, parfois sur la surface interne, selon un schème mobile. L'apparence de chaque pièce varie ainsi d'un visuel entièrement bleu à un visuel entièrement jaune. Les autres pièces sont prises dans des variations où la lumière propre à chacune de ces deux couleurs ne cesse de se mêler à celle de l'autre, de l'appeler, de lui répondre. Ici, couleurs et formes ne cessent de se prendre et de se déprendre jusqu'à s'entre-appartenir.

### La vague et la ligne

Montrer ces pièces telles qu'elles ont été conçues est un enjeu majeur, car seule une présentation prenant en compte la série et l'infinité des variations peut en révéler la richesse. Les torsions qu'elles subissent confèrent à chaque pièce une singularité, malgré le principe de répétition qui détermine l'ensemble. Ces lignes de couleur sont aussi potentiellement des lignes d'écriture, et c'est la question même du sens possible d'un texte qui est comme mise en scène ici. À la puissance solaire du jaune s'oppose la trace du bleu et des signes qui le hantent.

Chaque pièce est comme un mouvement de danse, ou du moins une boucle d'échauffement, et l'ensemble forme une sorte d'armée de danseurs attendant que soit relancé une fois encore le mouvement qui les agite intérieurement et dont la formule à la fois simple et complexe serait : *faire, défaire, refaire*.

La question essentielle qui traverse toute œuvre d'art, c'est de savoir comment elle réussit à rendre sensible quelque chose qui matériellement lui est opposé voire contraire. Comment la peinture par exemple, art de l'image immobile, peut rendre compte du temps ? Ou comment la sculpture ou des œuvres de céramique qui relèvent de droit de la sculpture, art de la forme fixe, peuvent rendre compte du mouvement ?

Il y a quelque chose de la houle qui vient, s'en va, revient, lorsque l'on est face à cet alignement de pièces colorées affichant avec morgue leurs différences, quoique toutes nées de la même matrice. Ces vagues de couleur ne surgissent pas pourtant du hasard, mais bien de cette obsession « narrative » qui porte et leur conception et leur présentation. Il existe en effet plusieurs possibilités d'installation et, donc, de lecture.

À elle seule, cette « logique formelle » résume le principe de toute création qui est, et cela quels que soient les choix de chaque créateur, un montage singulier qui s'origine dans le mouvement lent et complexe à force de simplicité apparente, entre un thème et des variations.

C'est pourquoi, ici, avec *Résonance 1*, une œuvre plastique multipolaire peut s'avouer profondément musicale et, en mettant en scène une musique silencieuse et formelle, se révéler être un activateur de mouvement irrésistible.

En regardant *Résonance 1*, c'est donc avec l'œil qu'il faut écouter même si c'est avec l'oreille interne qu'il faut appréhender ces variations qui sont comme autant de vagues dans l'océan infini du créé.









*Hauteur max. : 65 cm*

## RÉSONANCE 2 – TERRITOIRE EN MOUVEMENT (2010)

### Module

Le module de *Résonance 2* est une feuille de porcelaine papier de six kilos. En son état de base, elle fait 130 x 55 cm. Cette feuille, qui nous rapproche du livre, d'un livre dans lequel les signes seraient inhérents à la page même, peut être découpée de mille manières.

La découpe et l'assemblage se font selon un principe de division simple. La première fois, la feuille de départ, nommée à juste titre *territoire*, est divisée en deux. Soit les deux morceaux sont recollés par la largeur, soit ils le sont dans la longueur. Selon ce même principe, la seconde métamorphose divise la feuille en quatre, ce qui engendre soit quatre morceaux collés les uns à la suite des autres soit quatre morceaux collés en largeur. Pour les faire tenir, il faut alors former soit des anneaux, soit des plis, soit des colonnes, soit des lignes sinueuses qui se replient sur elles-mêmes.

Il en ira de même jusqu'à la cinquième métamorphose. C'est alors que se présente un problème complexe relatif à la possibilité de faire tenir les longues bandes qui sont générées par le découpage et le collage. Il faut alors serrer les bandes au maximum. Cela donne naissance, paradoxalement, à des pièces de petites tailles lors même que les bandes sont, elles, d'une grande longueur. Le mouvement est contenu dans ce geste répété de découper et de coller ensemble les morceaux.

### Pièces

Dans *Résonance 2 – Territoire en mouvement*, la première pièce est comme un livre aux pages pliées. La deuxième est un anneau qui semble s'enrouler autour de l'œil d'un cyclone absent.



Dans la dernière étape du procédé, les éléments notés 5A et 5B sont devenus cube et œuf. Le premier est fait d'une bande de 31,2 m de long pour un ruban de 2,3 cm de largeur et a une forme de cube. La pièce 5B est en quelque sorte la brebis galeuse. Elle ne suit pas les divisions répétées des couples, elle n'en fait qu'à sa tête.

À travers elle s'affirme le fait que la matière n'est pas passive mais bien active et en tant que potentiel de forces, il apparaît qu'elle peut en effet libérer des processus qui échappent à la main de l'homme. La pièce 5B est ainsi devenue une sorte de quenouille, un fil enroulé sur lui-même semblable à une pelote de laine. Cette pièce est la plus petite de la série bien qu'elle soit faite avec la bande la plus longue puisqu'elle atteint 93,6 m de longueur pour une largeur de 8 mm.



*Daniela Schlagenhauf*

Au centre de ces pièces, l'œil du cyclone, ou, si l'on veut, un vide, celui qui « agit » au cœur de tout processus d'engendrement et permet au plein inaccessible de se manifester dans le nouage des lignes de vie. Ici, l'infiniment petit et l'infiniment grand se répondent.



*Hauteur : 36 cm*





*Longueur : 4 m  
Symposium international de  
céramique de Römhild, Allemagne, 2011*

### RÉSONANCE 3 – LA VIE SUR UN FIL (2011)

#### Bruissements des hêtres

Le territoire, c'est un domaine en mouvement dans lequel des éléments divers entrent en résonance. Ici, près de Buchenwald, Daniela a pu en éprouver la dimension à la fois vivante et mémorielle et approcher, dans « la méditation d'un lieu », les forces qui restent le plus souvent en sommeil. Elles ont traversé son corps, sont venues murmurer à son esprit quelques paroles indéchiffrables. Et l'infinie variation de ces moments, souvent fugitifs, de ces résonances profondes mais souvent souterraines a donné lieu à une série particulière de pièces dans lesquelles se répercutent les échos des puissances de la terre et les accents nés des mouvements de la main de l'homme.

En résidence au IXe Symposium de Céramique à Römhild, Allemagne, Daniela s'est rendue dans la forêt de Buchenwald au soleil couchant. Attentive aux micro-événements qui peuplent la forêt, elle entend, dans la nuit qui s'avance, murmurer, non des voix humaines, mais celle des hêtres. Elle leur prête attention. Elle les écoute. Ces arbres sont les seuls êtres vivants qui soient sortis en quelque sorte « indemnes » de la grande lessiveuse de l'histoire qui a laissé derrière elle à la fois partout et nulle part, des fantômes hanter ces lieux. Ces hêtres et leurs voix somnambules font écho à une histoire qui déjà se mêle à la terre. Ce n'est pas la nature seule qui s'exprime à travers les arbres, mais le long travail de transmutation du sang et de la mémoire en forces vives. Cela, on peut le ressentir ici plus fortement qu'ailleurs.

La langue française offre, par la puissance de ses assonances, la possibilité de penser un glissement qui, nous faisant aller et venir de l'être au hêtre et du hêtre à l'être, produit dans le même mouvement comme un raccourci mental écrasant la mémoire et la libérant de ses carcans morbides.



La série de pièces que Daniela a produite ici est tout entière portée par ce croisement de forces jouant le rôle d'un chiasme libérateur : un ensemble d'une trentaine de « tissus » blancs qui tous ont vocation à être suspendus sur un fil. Chacun devient ainsi le témoin muet de cette grande lessive paradoxale. Muet ? Non, car ces « linges » sont couverts d'un texte manuscrit qui varie à chaque feuille. Ce texte a été rendu illisible par le travail du hasard, ce frère de lait du dieu temps qui plisse, efface, fait renaître et enfouira encore dans le dédale des plis ce que la main des hommes inscrit sur le dossier des rêves. Mais aussi, inscription violente et testimoniale, chaque tissu blanc est marqué d'un tampon rouge sur lequel est inscrite la date de sa fabrication.

Ces tissus accrochés à leur fil sont à la fois comme des spectres, des chemises désertées par les corps qui les portèrent, des suaires qui évoquent la mort et des palimpsestes d'œuvres d'auteurs inconnus. Pourtant, au milieu de ces spectres blêmes, deux tissus rouges se sont glissés. Ces deux-là sont aussi plissés de hasard, mais ils gonflent comme voiles au vent, ils suintent comme plaies béantes, ils parlent comme livres ouverts, ils laissent entendre la voix des hommes disparus dans le bruissement du vent. Les feuilles des hêtres dansent la même danse que l'être et que les êtres, ces hommes et ces femmes disparus qui sont, pour chacun de nous et à chaque instant du temps, à la fois présents et absents.

### **Dynamique de l'être**

De cette lutte interminable entre ces modes de l'être au monde – vivant, mort, renaissant, encore vivant et à nouveau voué à la mort pour renaître encore – Daniela tire une œuvre qui s'inscrit, par un écart inspiré, dans la logique de ses *Résonances*. Elle a pour ambition de conjuguer et de repenser les conditions même de la relation entre matière et forme selon un processus dynamique.

C'est le cœur de cette dynamique qui est évoqué ici par ces éléments suspendus entre ciel et terre. Ces tissus évoquent, en effet, non seulement des corps absents par leur signallement même, mais aussi des âmes errantes et sans patries. Cette dynamique tient en ceci que la transmission du sang dans la pâleur du souvenir y apparaît comme le double évocateur de la transmission de la mémoire dans la chair des hommes.

Inlassables, les forces de la vie semblent toujours combattues par d'autres forces qui visent, semble-t-il, à effacer, à nier, à tuer. Si nous savons qu'elles ne gagneront pas, nous oublions souvent qu'elles ne cèdent jamais et qu'elles aussi renaissent, couvertes de cendres mais de cendres encore brûlantes.

Le blanc et le rouge signalent le feu qui couve dans ces tissus suspendus. Chacun d'eux dit que la vie est un fil mais un fil dont l'existence bien sûr ne tient jamais qu'à un fil.





*Hauteur max. : 70 cm*

## RÉSONANCE 4 – SE DÉFAIRE (2012)

### Fils

Si *Résonances* est le nom générique d'un protocole d'engendrement des formes qui relève à la fois d'une logique quasi mathématique et d'une logique plus sourde, plus puissante, ce mot évoque aussi la confrontation qui vibre au cœur de l'art, celle qui unit chaos et émergence, informe en latence et forme en devenir.

Au départ de *Résonance 4*, pour la première pièce, il y a un tube de 70 cm de haut, dont l'extérieur est blanc et l'intérieur d'un rouge doré, évoquant une sorte d'écriture intime, dissimulée au regard. Chacune des pièces suivantes mesure 10 cm de moins de hauteur. Les 10, puis 20, puis 30 cm de tube que l'on retire, deviennent une fine bande continue qui « tombe » à l'intérieur du tube.

Au terme du déploiement de l'ensemble des formes contenues dans ce programme spécifique, les bandes finissent par s'échapper du tube. Elles ressemblent à un amas plutôt inorganisé, mais qui conserve les contours du tube, comme un coin de mémoire retient les contours d'une idée.

À la source de *Résonance 4*, il y a une expérience banale, celle d'avoir retrouvé des paniers remplis de fils, de bouts de laine, de rubans, restes de travaux de couture fort anciens. Ces petites merveilles entassées dans la cabane de l'oubli ont reparu au jour après plus de dix ans d'abandon.

Grande fut la tentation de plonger la main dans ce chaos et de tenter d'y remettre un peu d'ordre, en défaisant des nœuds, en rembobinant les fils, en rangeant donc, afin de redonner vie à ce paquet de mémoire informe, afin que ces fils de mille couleurs puissent à nouveau servir à coudre des vêtements pour les prochains nouveaux venus de la famille.



### Croissance

Ces fils entassés dans le panier du temps, et qui ont comme été défaits par l'oubli – cette tentaculaire absence de soin – une fois revenus au jour, apparaissent porteurs de la magie du rêve, un rêve de soie, de brocart, de couleur, d'enveloppes chatoyantes qui peuplent le passé des femmes le plus souvent. Ces fils, aussi, désignent tout ce qui rattache la vie à la vie.

L'aspect le plus important de cette série tient cependant en ceci que le processus créateur qui est présenté, est en quelque sorte inversé puisqu'il nous fait remonter de l'ordre vers le chaos.

L'enjeu de cette série est tout entier contenu dans les devenir possibles de cet amas blanc et rouge qui est à la fois le terme d'une démarche et le point de départ d'une nouvelle création. Tas, pelote, huit de l'infini, structure en croissance, le devenir de ces 70 cm de ruban est à la fois ouvert et indécis.



Ce fouillis de ruban rouge et or est bien né de la même logique que celle qui a présidé aux autres *Résonances*. Toujours, il s'est agi de la main d'une femme qui se surprend un jour à répéter des gestes accomplis par la main de sa mère, de sa grand-mère, par les mains des femmes, des mains qui rangent, préparent, soignent, accomplissent ces gestes sans lesquels aucun devenir, aucun nouveau fil de vie ne pourrait à nouveau se dérouler.

Si *Résonance 4* a pour titre « Se défaire », c'est aussi que *se défaire* est un jeu, un jeu merveilleux, mais auquel il est sans doute préférable de ne pas se laisser prendre. En effet, à la fin du jeu il n'y a que deux solutions. La première, c'est, bien sûr, la destruction. Ici, elle prend la forme d'une déstructuration de la porcelaine. Mais elle peut aussi conduire à la rupture pure et simple du ruban, du fil, et avec lui de la vie. La seconde, c'est la chance d'une restructuration. Elle seule porte la promesse d'un possible trouvant sa source dans la latence du devenir.

C'est ce que nous raconte cette ligne enroulée sur elle-même, ce qu'elle nous dit, nous chante, qu'à force de trop cacher pour se montrer, on risque de trop montrer sans rien pouvoir cacher.





